Milo Rau

La Trilogie de l'Europe

Les Guerres Civiles
Les Années Noires
Empire

Création Contemporaine

Editions du Brigadier

Cette trilogie traverse les grandes étapes de l'histoire de l'Europe contemporaine (la fin de la Seconde Guerre mondiale, la chute de l'URSS, la guerre en ex-Yougoslavie, la crise des réfugiés et la montée du terrorisme) à travers les histoires familiales et les parcours individuels de treize comédiens. Ils viennent de France, de Belgique et d'Allemagne, mais aussi de Serbie, de Bosnie, de Roumanie et de Grèce et même d'encore plus loin : Syrie, Russie, Biélorussie. Mais tous ont vécu dans leur chair et dans leur sang les crises qui ont contribué à façonner l'Europe d'aujourd'hui.

Les Guerres Civiles a été créée le 27 août 2014 à Zurich dans le cadre du festival Zürcher Theater Spektakel, *Les Années Noires* le 11 avril 2015 au Residenztheater de Munich et *Empire* les 1 et 9 septembre 2016, conjointement au Theaterspektakel de Zurich et à la Schaubühne de Berlin, toutes trois dans une mise en scène de l'auteur.

Milo Rau, né en 1977 à Berne, a créé plus de 50 pièces de théâtre, films, livres et actions politiques, en tant que metteur en scène et auteur. Les critiques le considèrent comme l'artiste « le plus influent » (Die Zeit), « le plus intéressant » (De Standaard), « le plus controversé » (La Repubblica), « le plus scandaleux » (New York Times) ou « le plus ambitieux » (The Guardian) de notre époque.

Ses pièces de théâtre ont été présentées dans tous les grands festivals internationaux, dont le Festival d'Avignon, la Biennale de Venise, le Festival de Vienne (Wiener Festwochen), le Theatertreffen de Berlin ainsi que le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, et ont fait l'objet de tournées dans plus de 40 pays à travers le monde. De 2018 à 2024, Milo Rau a été directeur artistique du NTGent (Belgique). Actuellement, il est directeur du Festival de Vienne (Wiener Festwochen/Freie Republik Wien).

Prix : 15,00 €
ISBN : 978-2-487987-15-9

9 782487 987159

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Karim Bel Kacem

Sara De Bosschere

Sébastien Foucault

Johan Leysen

Les quatre acteurs sont assis dans un salon, surmonté d'un écran vidéo. Une caméra sur scène les filme quand ils parlent. Ils s'adressent à eux-mêmes, au public ou les uns aux autres. Ils montrent de temps en temps des objets ou des documents.

Personnages

Sanja Mitrović

Sudbin Musić

Vedrana Seksan

Valery Tscheplanowa

Manfred Zapatka

Les cinq acteurs sont assis dans un salon, surmonté d'un écran vidéo. Une caméra sur scène les filme quand ils parlent. Ils s'adressent à eux-mêmes, au public ou les uns aux autres. Ils montrent de temps en temps des objets ou des documents.

Personnages

Ramo Ali

Akillas Karazissis

Rami Khalaf

Maia Morgenstern

Les quatre acteurs sont assis dans un salon, surmonté d'un écran vidéo. Une caméra sur scène les filme quand ils parlent. Ils s'adressent à eux-mêmes, au public ou les uns aux autres. Ils montrent de temps en temps des objets ou des documents.

Acte I - Les Grands mouvements

Karim Bel Kacem. — J'ai habité toute mon enfance et ma jeunesse dans une banlieue du nord de la France : « Le Pigeonnier ». Ce nom avait au moins le mérite de la cohérence au regard de l'agencement du bâtiment dans lequel j'ai vécu dix-sept ans. L'une des petites coquetteries du « Pigeonnier » était que toutes les rues portaient le nom d'un compositeur de musique. Plus l'immeuble était laid, plus le compositeur était célèbre. C'était une expérience sociologique paraît-il. Je ne sais pas si l'expérience a porté ses fruits, je sais simplement qu'à l'époque, aucun d'entre nous ne savait qui était Francois Couperin.

(Il montre une carte d'Amiens.)

Mais pourtant c'est là, au 23 de la rue Couperin que j'ai vécu toute mon enfance. Mon meilleur ami Ismaël habitait le 9, rue Mozart. La première fois que j'ai fait l'amour, c'était dans une cave du numéro 7, rue Maurice Ravel. Mes camarades habitaient les rues André Messager, Gustave Charpentier, Claude Debussy et Charles Gounod. On peut dire que je suis né dans le monde de l'opéra. Le nom même de mon quartier, que j'ai longtemps associé à la demeure du pigeon, s'est avéré être l'une des appellations données au dernier étage des opéras qui est pour certains le « paradis », et pour d'autres donc le « pigeonnier ». Ici, ils ont choisi la deuxième option, parce qu'il aurait été quelque peu ironique d'appeler cet endroit le « paradis ». Alors, qui sait, peut-être que finalement l'expérience a fonctionné et que mon intérêt pour le théâtre ne doit rien au hasard. Que si j'étais né à gauche de l'avenue de l'Europe, je serais aujourd'hui peintre. Et que si j'avais vu le jour de l'autre côté de l'Avenue de la Paix, je serais président américain !

Mon père est arrivé en France à la fin des années 1970, pour participer à la reconstruction du pays, sans savoir qu'il participerait aussi à la construction de la France de demain. Il ne retournerait au Maroc qu'une fois par an, parfois tous les deux ans. Pour se marier et faire des enfants, comme ses deux frères l'avaient fait avant lui.

(Il montre une photographie de sa mère.)

Ma mère, qu'il avait épousée lors d'une visite un été, l'a rejoint cinq ans après leur mariage, avec dans ses bras leurs deux premières filles. Il existe d'ailleurs une méthode très simple pour savoir à quel moment précis mon père et ses frères rentraient : il suffit de regarder les dates de naissances de mes deux sœurs et de mes cinq cousins nés là-bas. De tous les mystères qui entourent les circonstances de leur arrivée en France, le plus grand restera toujours : pourquoi la Picardie ? Quitte à abandonner un bled paumé des montagnes du Rif marocain, pourquoi ne pas avoir choisi un endroit un peu plus ... excitant ?

En tout cas, ils n'étaient pas les seuls à avoir fait ce choix étrange. Des familles qui portaient mon nom, il y en avait trois rien que dans mon quartier. Et des gens issus de notre ville d'origine, plus d'une cinquantaine. C'était la quasi-totalité de notre quartier marocain qui avait été transférée ici.

Longtemps, dans notre pays, les Rifains*, pour la plupart des paysans, ont été considérés comme le dernier échelon de la société marocaine. Et dans mon nouveau quartier, ce rapport de classe existait toujours. Les Arabes pure souche regardaient les Berbères du Rif avec un espèce de mépris. Le schéma était pourtant plus ou moins le même pour toutes les familles qui arrivaient : le père travaillait, la plupart du temps dans le bâtiment, et la mère élevait les enfants. Tandis que les enfants, eux, tentaient de suivre comme ils le pouvaient la voie tracée par l'école publique républicaine et ses Zones d'Education Prioritaire. Mon père était donc lui aussi ouvrier du bâtiment. Mais dans mes souvenirs d'enfance, il est, soit au chômage, soit en « arrêt maladie ». À cause de ses problèmes de dos, disait-il. Je me suis souvent demandé s'il était au chômage parce qu'il buvait ou s'il buvait parce qu'il était au chômage. Mais ça n'a plus vraiment d'importance maintenant.

Je n'ai jamais aimé retourner au Maroc. Je l'ai fait au début, quand je vivais encore avec ma famille, mais maintenant que j'ai le choix, je n'y vais plus. Du moins plus dans notre village. Je ne

* Les Rifains sont une ethnie berbère du nord du Maroc.

sais pas trop pourquoi. Peut-être parce que je ne partage plus que mon nom avec ces gens-là. Et puis, ce bled, c'est avant tout celui de ma famille paternelle. Pour cette seule raison, je crois que je ne pourrai jamais l'aimer.

Ces allers-retours que je détestais ont tout de même eu quelques avantages. D'abord celui de créer un lien étroit avec la culture française à travers les chansons : quand mon père a acheté sa Renault Trafic d'occasion qui nous a trimballés tant de fois au pays, il y avait dans la boîte à gants quatre ou cinq vieilles cassettes audio, que nous écoutions en boucle durant tous les trajets que nous faisions. Il s'agissait des chansons de Marie Laforêt.

(Musique : Marie Laforêt : Viens sur la montagne.*)*

Le trajet durait trois jours. Mais surtout, ces allers-retours nous ont permis de relativiser beaucoup notre situation. Pour rien au monde, je n'aurais voulu vivre dans ce Maroc-là. Un Maroc où le maximum que tu puisses rêver, c'est d'avoir un petit commerce et de gagner tout juste assez pour nourrir ta famille.

Adolescent déjà, quand j'entendais quelques-uns de mes copains dire : « C'est pas moi qui ai choisi d'être ici. », je trouvais ça complètement déconnecté des réalités. Évidemment que si nous avions eu le choix, nous serions tous partis en France. Mais rien n'est plus difficile que de reconnaître que nous étions du côté des privilégiés. Les circonstances ont fait que nous, nous sommes ici, et que certains de nos cousins sont restés là-bas. Et qu'ils ont une vie de merde.

J'imagine que, d'une certaine façon, ma mère a été heureuse de ce départ. Même si elle a laissé sa famille là-bas, sa mère à elle... Et que finalement, elle n'est jamais tombée amoureuse de mon père. Mais je ne sais pas si, dans le genre de mariage qu'elle a connu, il y a vraiment une place pour le sentiment amoureux. Nous n'avons jamais parlé de ça ensemble, de la mort de son père en Algérie, de son départ de l'Algérie, du fait que sa propre famille l'avait donnée à cet homme, de son départ du Maroc... de sa vie quoi...

Sara De Bosschere. — Il y a quelques années, je suis retournée dans la maison où j'ai passé mon enfance. Je travaillais sur un opéra pour la Triennale de la Ruhr*. Je ne suis pas chanteuse, donc je devais répéter avec un pianiste. Je devais apprendre les airs avec lui. Coïncidence, il occupait notre ancienne maison familiale. Sa femme était chanteuse ; elle était portée sur l'ésotérisme. J'entre dans la maison et je dis : « Quel hasard, j'ai habité ici. C'est la maison de mon enfance. » Et le pianiste me demande : « Que s'est-il passé ici ? Ma femme sent souvent qu'il s'est passé des horreurs. » J'avais plein d'images en tête, mais je n'ai rien raconté.

C'est une rue près de la gare de Berchem à Anvers. C'est une très belle rue, pleine de maisons de style Art nouveau. Elles sont inabordables. Ceux qui ont acheté leur maison à l'époque sont riches à présent. Nous étions locataires. À l'époque, personne ne voulait vraiment y vivre. On voulait démolir la rue. Elle était occupée par des artistes, des journalistes, des « bohémiens ». Actuellement, c'est l'une des rues les plus chères de la ville.

Sur un mur, il y avait une scène de chasse en stuc. Un chien apportant un canard et des plantes aquatiques. Elle y était toujours. Je l'ai tout de suite reconnue. Ainsi que le carrelage ancien dans la cuisine. Avant, il y avait une belle table ronde en bois dans notre living. Il y avait un plancher. Un tapis persan. Des fauteuils bricolés. Et puis beaucoup de livres et de disques, une masse de plantes. Ma mère a toujours le même intérieur, mais en plus petit. C'était une grande maison comme toutes les maisons dans cette rue. Monique, la meilleure amie de ma mère, vivait avec nous. Elle avait un livre d'éducation sexuelle pour enfants. Ma sœur et moi, on l'adorait. Il y avait des photos très explicites, mais tendres, d'une famille nue. Le titre était : *Montre-moi !*

(Elle montre quelques images du livre Montre-moi !*)*

Mes parents écoutaient souvent de la musique, mon père écoutait surtout des auteurs-compositeurs-interprètes : Donovan, Bob Dylan, Cohen, Boudewijn De Groot, Brel. Il connaissait beaucoup de textes par cœur. Toujours, d'ailleurs. Quand je lui demande :

* Festival international des Arts organisé par la région de la Ruhr en Allemagne.